



Les lueurs de notre flambeau éclairaient un coin de la cave. — page 136 col. 1.

sion. Mais, au troisième coup, la porte céda, tournant violemment sur ses gonds, et dans cette gueule béante et sombre la foule s'engouffra.

Au mouvement qui se fit, le prince de Lambesq s'aperçut qu'une issue était ouverte à ceux qu'il croyait ses prisonniers. La colère s'empara de lui. Il fit faire un bond en avant à son cheval, pour mieux juger de la situation. Les dragons échelonnés derrière lui crurent que l'ordre de charger leur était donné, et le suivirent. Les chevaux, déjà échauffés, ne purent modérer leur course; les hommes, qui avaient à prendre une revanche de leur échec de la place du Palais-Royal, n'essayèrent probablement pas de les retenir.

Le prince vit qu'il lui serait impossible de modérer le mouvement, se laissa emporter, et une clameur déchirante poussée par les femmes et les enfants monta au ciel pour demander vengeance à Dieu.

Il se passa, au milieu de l'obscurité, une scène effroyable. Ceux que l'on chargeait devinrent fous de douleur, ceux qui chargeaient fous de colère.

Alors une espèce de défense s'organisa du haut des terrasses, les chaises volèrent sur les dragons. Le prince de Lambesq, atteint à la tête, riposta par un coup de sabre, sans songer qu'il frappait un innocent au lieu de punir un coupable, et un vieillard de soixante-dix ans tomba.

Billot vit tomber l'homme et jeta un cri.

En même temps sa carabine fut à son épaule, un sillon de feu traversa l'obscurité, et le prince était mort si le hasard n'eût fait au même instant cabrer son cheval.

Le cheval reçut la balle dans le cou et s'abattit.

On crut le prince tué. Alors les dragons s'élançèrent dans les Tuileries, poursuivant les fugitifs à coups de pistolet.

Mais les fugitifs, ayant désormais un grand espace, s'éparpillèrent sous les arbres.

Billot rechargea tranquillement sa carabine.

— Ma foi! tu avais raison, Pitou, dit-il, j'étais que nous sommes arrivés à temps.

— Si j'allais être brave, dit Pitou en déchargeant son mousqueton au plus épais des dragons; il me semble que ce n'est pas si difficile que je le croyais.

— Oui, dit Billot; mais la bravoure inutile n'est pas de la bravoure. Viens par ici, Pitou; et prends garde de t'emmêler les jambes dans ton sabre.

— Attendez-moi, cher monsieur Billot. Si je vous perdais, je ne saurais plus où aller. Je ne connais pas Paris comme vous, moi; je n'y suis jamais venu.

— Viens, viens, dit Billot, et il prit la terrasse du bord de l'eau, jusqu'à ce qu'il eût dépassé la ligne des troupes qui s'avançaient par les quais, mais cette fois aussi rapidement qu'elles pouvaient, pour prêter main-forte, si besoin était, aux dragons du prince de Lambesq.

Arrivé à l'extrémité de la terrasse, Billot s'assit sur le parapet et sauta sur le quai.

Pitou en fit autant.

## XII

CE QUI SE PASSAIT DANS LA NUIT DU 12 AU  
13 JUILLET 1789.

Une fois sur le quai, les deux provinciaux, voyant briller sur le pont des Tuileries les armes d'une nouvelle troupe qui, selon toute probabilité, n'était pas une troupe amie, se glissèrent jusqu'aux extrémités du quai, et descendirent le long de la berge de la Seine.

Onze heures sonnaient à l'horloge des Tuileries.

Une fois arrivés sous les arbres qui bordaient le fleuve, beaux trembles et longs peupliers qui trempaient leurs pieds dans l'eau; une fois perdus sous l'obscurité de leur feuillage, le fermier et Pitou se couchèrent sur le gazon, et ouvrirent un conseil.

Il s'agissait de savoir, et la question était posée par le ferrailleur, si l'on devait rester où l'on était,

c'est-à-dire en sûreté, ou à peu près, ou bien si l'on devait aller se rejeter au milieu du tumulte, et prendre sa part de cette lutte qui paraissait devoir durer une partie de la nuit.

Cette question posée, Billot attendit la réponse de Pitou.

Pitou avait fort grandi en considération dans l'esprit du fermier. D'abord par la science dont il avait fait montre la veille, et ensuite par le courage dont il venait de faire preuve dans la soirée. Pitou sentait cela instinctivement; mais, au lieu d'en être fier, il n'en était que plus reconnaissant au bon fermier. Pitou était humble naturellement.

— Monsieur Billot, dit-il, il est évident que vous êtes plus brave, et moi moins poltron que je le croyais. Horace, qui cependant était un autre homme que nous, sous le rapport de la poésie du moins, jeta ses armes et s'enfuit au premier choc. Moi, j'ai mon mousqueton, ma giberne et mon sabre, ce qui prouve que je suis plus brave qu'Horace.

— Eh bien! où en veux-tu venir?

— J'en veux venir à ceci, cher monsieur Billot, que l'homme le plus brave peut être tué par une balle.

— Après? fit le fermier.

— Après, cher monsieur, voilà: comme vous avez annoncé, en quittant la ferme, le dessein de venir à Paris pour un objet important...

— Oh! mille dieux! c'est vrai, pour la cassette!

— Eh bien! vous êtes venu pour la cassette, oui ou non?

— J'y suis venu pour la cassette, mille tonnerres! et pas pour autre chose.

— Si vous vous faites tuer par une balle, l'affaire pour laquelle vous êtes venu ne se fera pas.

— En vérité, tu as dix fois raison, Pitou.

— Entendez-vous d'ici comme on brise et comme on crie? continua Pitou encouragé; le bois se déchire comme du papier, le fer se tord comme du chanvre.